

Chronologie des événements

Octobre 321



« Les ombres...elles nous encerclent...elles nous poignent...elles nous emportent. Nous avons échoué...puisse le Céleste nous pardonner... »

Tels étaient les quelques mots que pu murmurer Krezimir Balzareck avant de s'évanouir aux portes de Rive-Roi, bourg fluvial situé sur les berges occidentales de la Laurelanne à Felbourg. C'était le 20 octobre au midi. L'homme ne devait reprendre conscience que deux jours plus tard. Le récit des événements qu'il offrit aux Oblats hospitaliers qui l'accueillirent s'ébruita rapidement dans les auberges du palatinat puis du royaume. Ainsi raconta-t-il « La Marche des Huit »...

« Lorsque nous avons quitté Gué-du-Roi, nous étions huit. Huit hommes et femmes galvanisés par les promesses de sieur Wenceslas des Plaines, l'Amant des Quatre vents. Aux portes du Cœur du royaume, il nous avait rappelé l'importance de notre mission. Le dauphin de la Couronne, notre futur prince, avait été enlevé par les barbares et les impies des Crocs. Afin d'obtenir sa libération, l'obscur félon surnommé Rage exigeait au peuple d'Ébène qu'il réponde à ses désirs les plus tordus. Les comtes et comtesses du palais d'Yr avaient décidé d'accepter les demandes de ce monstre, mais nous, les Huit, les refusions. C'était par la ruse, la force et la ferveur que nous allions soustraire Ludovic Lacignon, notre souverain légitime, aux griffes des bandits, le ramener en sa demeure et déchirer les demandes de ce Rage tandis qu'on le pendait au bout d'une corde pour ses crimes impardonnables. Nous devons agir rapidement, mais nous avons confiance ; le Céleste guidait nos pas.

Je me rappellerai toujours des compagnons qui quittèrent Gué-du-Roi à mes côtés ce jour-là...

- Djeera le faucon des Daashay, Sarrens envoyée par Cassia Ivarsson du clan Daashay
- Filipe le taureau de Rivelm, Laurois du Cercle des Anciens de Fidel Guglielmazzi
- Baldassare l'albatros de Côte-Rouge, brillant conseiller d'Hadrien Visconti
- Aramis le renard de Vilem, Laurois mandé par Alwin Recktenwald
- Clothilde la buse du Gué, Lauroise répondant aux ordres de Théodor Lacignon
- Et Nocturna la louve des Vors, espionne d'Askavors du clan des Vors

Et bien sûr, moi-même, Krezimir le chêne de Corrèse, et sieur Wenceslas des Plaines, le porteur de l'écu de Galvin le Fier. Nul fantassin ne suivait nos pas. Nulle légion ne devait nous accompagner. Cette quête était la nôtre.

La première étape de notre périple était la moins périlleuse. D'abord par Rive-Roi, ensuite par Selbourg, nous devons atteindre les montagnes des Crocs par le territoire du comté des Banches. La rumeur nous était parvenue que le palatin Aldrick Aerann lui-même avait été attaqué par les félons des Crocs, mais nous ne pouvions courir le risque de compromettre notre entreprise ; il nous fallait cheminer secrètement sur les routes de Felbourg, sans quoi les sombres auxiliaires de nos adversaires s'attaqueraient à nous. Armures et visages recouverts par les capuchons de nos amples bures marronnes, nous avons arpenté les campagnes des Banches pendant trois jours. Nous évitions

soigneusement les voies de commerce majeures, dormions à la belle étoile et nous ravitaillions directement auprès des fermiers isolés. En aucun cas, nous n'affichions nos couleurs ou ne nous présentions publiquement à plus de trois. La discrétion était le maître mot.

La Forteresse du Fils, l'imposant siège du pouvoir Aerann au nord de Felbourg, était toujours perceptible au-dessus de la cime des arbres de Vertelande la Vieille lorsque nous avons enfin atteint la base des Crocs. Grâce aux plans des montagnes récupérés par les autorités princières lors de la guerre des deux Couronnes, nous savions que nous devions emprunter un sentier de chèvres peu fréquenté et susceptible de nous mener à la lisière du clan de Rusther, au sud des montagnes. C'est donc avec une prudence renouvelée que nous avons entrepris l'ascension des pentes escarpées de la région sauvage. À moult occasions, il nous fallut mettre pied à terre et faire violence à nos montures afin de les obliger à nous suivre dans les dédales rocaillieux. La distance que nous aurions parcourue en une heure à peine dans une plaine en exigea éventuellement deux, quatre et finalement six. Les Crocs, ces montagnes aux pics rocheux acérés et aux falaises traîtresses, méritaient bien leur nom en ce jour. Heureusement, notre avancée ne semblait pas avoir été remarquée par ses sauvages habitants.

Nous avons atteint le cœur du clan Rusther après quatre jours de marche éreintante. Djeera, Aramis, Clothilde et Nocturna prirent alors les devants afin d'évaluer les défenses de l'endroit. Étant demeurés à distance sécuritaire des tentes et maisons longues du hameau montagnard, nous ne pouvions déterminer à ce moment si le branle-bas-le-combat avait été sonné sur place ou même si des hordes avaient été



déployées afin de surveiller le dauphin de la Couronne. Les éclaireurs se dispersèrent courageusement aux quatre vents et nous attendîmes. Ceux-ci ne revinrent de leur ronde qu'après une demi-journée avec des rapports concordants : le village était vidé de toute vie. Nul bétail ne pouvait y être vu, nul feu n'y avait été embrasé depuis des jours et nulle richesse n'y avait été abandonnée. Les habitants du clan Rusther avaient littéralement déserté les lieux. À l'écoute de ces informations, Filipe nous rappela que c'était la seconde fois en moins de deux mois que des clans des Crocs étaient retrouvés inhabités. Effectivement, en septembre, les légions du Cercle des anciens avaient découvert les installations abandonnées du clan Bengt, au nord-est des montagnes. Toute cette histoire ne présageait rien de bon. Néanmoins, notre rôle n'était pas de combattre la barbarie ancestrale des Crocs, mais de retrouver Ludovic Lacignon. Réitérant ce fait, sieur Wenceslas nous convia à poursuivre notre marche vers le nord, vers le clan d'Aryaan. Insoucians, nous nous sommes remis en route. Nous ignorions à ce moment que, par cette ultime décision, nous scellions notre sort.

Les sentiers séparant le clan Rusther du clan d'Aryaan s'avèrent plus fréquentables que ceux que nous avons empruntés lors de notre arrivée dans les monts. De l'avis de Baldassare, de vastes convois nous avaient précédés sur ces chemins lors des semaines antérieures. Composés de dizaines de chevaux de trait, de charrettes et de centaines de marcheurs de tous les âges, ceux-ci convergeaient tous vers le nord. Fort de cette information, nous avons envoyé une avant-garde afin de nous assurer de ne pas tomber nez à nez avec les hordes de voyageurs. C'est au détour d'un imposant obélisque naturel que nous avons enfin rencontré les premières âmes de nos pérégrinations.

Nous étions à ce moment positionnés en hauteur, sur un plateau surplombant la route qui, sur quelques cinq cents mètres, serpentait sur les flancs d'une montagne avant de déboucher au fond d'une gorge. Étendus de tout notre long sur le sol afin de ne point être repérés par les armées à nos pieds, nous observions avec stupeur les légions découvertes par Clothilde, l'une de nos éclaireuses. À près d'une centaine de mètres de nous, un millier d'hommes, femmes et enfants avançaient dans un chaos absolu. À l'exception des bambins, tous portaient les armes –haches, lances, arts courts et masses- et suivaient des cavaliers équipés d'armures de cuir bouilli brun et affublés de grossières capes de fourrure. Malgré leurs étendards disparates, Filipe fut en mesure de déterminer que la horde était constituée de barbares originaires autant du clan Rusther que de celui d'Aryaan et de Bengt. Dans un désordre inhérent à leur nature sauvage, les montagnards déambulaient fièrement. Ils ne fuyaient pas leurs terres respectives, mais ils avançaient vers un point de rassemblement inconnu. C'était une armée en marche que nous avions devant nous, non un peuple désorganisé et affaibli. Cet exode impromptu laissait la plupart d'entre nous perplexes quant à l'issue de notre mission. Toutefois, sieur Wenceslas, demeuré silencieux tout au long de la scène, étudiait la situation d'un regard froid. Alors que des interrogations commençaient à fuser parmi notre cohorte, le paladin trancha succinctement : « Qu'ils soient dix, cent ou mille, ils détiennent notre prince. Nous continuons. »

La journée qui suivit notre rencontre avec les armées des Crocs en fut une d'attente. Nous ne pouvions pister de trop près l'arrière-garde de la horde sans risquer d'être découverts. Nous avons donc attendu de longues heures à proximité sur le plateau surélevé, confiants que nous étions hors d'atteinte de nos ennemis. De l'avis général, nous ne devons poursuivre notre quête que le lendemain matin. Malheureusement, tout autour, seuls quelques arbrisseaux clairsemés ponctuaient les bords de la route montagneuse, ce qui ne nous offrait aucun refuge digne de ce nom. Sous les conseils d'Aramis, nous avons divisé la nuit en quatre quarts de sommeil lors desquels nous devons deux à deux revêtir les rôles de guetteurs. Djeera et Baldassare, Filipe et Aramis, Clothilde et Nocturna et, enfin, sieur Wenceslas et moi-même devons successivement veiller à la sécurité de notre campement de fortune. Ces précautions allaient s'avérer vaines.

Vers minuit, j'ouvris les yeux par pur hasard. Le sol froid et terreux m'incommodait au plus haut point et mon sommeil était agité de rêves sombres reflétant l'agonie de mon dos endolori. La vue toujours embrouillée, j'aperçus à quelques mètres de moi Filipe étendu sur le sol, visiblement en plein repos. « Regardez ce lâche... » me dis-je en le voyant ainsi négliger sa tâche de veilleur. Je saisis péniblement le fourreau contenant ma lame et, de son bout métallique, je m'étirai pour donner quelques petits coups bien senti dans les côtes du Laurois. Ma tentative resta sans réponse. Je recommençai alors plus violemment, mais toujours sans effet. C'est à ce moment que j'entendis un bruit sourd de chute à mes pieds. Je me redressai subitement et une vision d'effroi s'offrit à moi : agenouillé, Aramis se saisissait la gorge à deux mains. D'entre les doigts de ses gants de suède marron, du sang écarlate s'écoulait abondamment. Aucun son n'émanait de sa bouche en dehors de quelques gargouillis étouffés. Derrière lui, une masse sombre lui agrippait les cheveux et s'assurait de le garder immobile. Mes yeux croisèrent alors ceux de l'assassin. Prenant conscience de mon éveil, il poussa le corps ensanglanté d'Aramis et se jeta sur moi tel un fauve silencieux pour me plaquer au sol. Tout ce que je pus faire, ce fut de brandir le fourreau que j'avais déjà en main et de parer le coup du poignard qui fondait sur moi. Enfin, je parvins à crier la première chose qui me vînt à l'esprit : « Céleste! Non! »

Mon hurlement fut le signal de départ du capharnaüm qui devait suivre. De partout aux alentours, des silhouettes obscures surgirent des anfractuosités environnant la route. L'absence de feu nous empêchait

de déceler quoi que ce soit sur leur origine, mais l'éclat des lames de leurs haches et de leurs dagues nous laissait deviner que nous avions été pris au piège par les barbares des Crocs. À ma droite, je vis une ombre piétiner sans ménagement le corps de Filipe, qui demeura de marbre. Mort, lui aussi. Évidemment. À ma gauche, Baldassare et Clothilde tentaient tant bien que mal de s'emparer de leurs armes tandis qu'une demi-douzaine d'assassins se jetait sur eux. Quant à Wenceslas, Nocturna et Djeera, je ne pouvais les apercevoir. J'entendais assurément le paladin lancer des commandements que je ne pouvais comprendre, mais j'ignorais tout de sa situation.

Mon attention revint toutefois rapidement à l'homme qui m'écrasait de tout son poids et s'acharnait à vouloir me transpercer de sa lame. Je ne pouvais pas lutter contre un tel adversaire. Plus grand, plus fort et plus lourd que moi, il s'appuyait sans répit sur mon fourreau en rapprochant sa lame de ma gorge. Lorsqu'il fut à quelques centimètres de mon visage, j'aperçus ses yeux noirs et je sentis sur mon visage son haleine chaude et fétide. Je fermai les yeux, résolu à mourir cette nuit-là, et j'implorai le Céleste de m'accueillir en son royaume. Une sensation de brûlure à l'abdomen me confirma que la dague du coupe-gorge avait changé d'objectif et s'était frayé un chemin jusqu'à mon ventre. La lame se retira de ma chair aussi rapidement qu'elle y avait pénétré, laissant écouler un flot de liquide tiède. Je serrai les dents, prêt au prochain coup.

Je sentis alors ma poitrine se soulever brusquement tandis que mon assaillant était projeté à mes côtés par un coup de pied bien placé au visage. Aveuglé par la poussière, une main puissante me saisit et me lança vers l'arrière. Après avoir titubé sur quelques mètres, une femme –Nocturna je crois– se faufila sous mon bras et me soutint en appliquant fortement sa main sur ma plaie béante au ventre. Pendant ce temps, je voyais devant Djeera, le visage maculé de sang, fendre l'air avec son cimenterre afin de tenir à l'écart les ombres. À ses côtés, sieur Wenceslas, tenait fermement l'écu de Galvin et protégeait sa sœur d'armes des assauts des fourbes.

L'instant qui suivit parut durer une éternité. En demi-cercle face à nous, nos agresseurs avançaient à pas de loup. Tous vêtus de noirs, ils maintenaient soudainement un silence inquiétant. La nuit semblait littéralement se refermer sur notre cohorte. Sieur Wenceslas porta son regard sur moi. Puis, d'un bref hochement de tête, il articula un ordre simple : « Partez ». Dans une succession de mouvements, il plaqua alors Djeera vers l'arrière à l'aide de son écu et dégaina son épée qu'il tenait toujours au fourreau. Les deux Sarrens me saisirent ensuite et me portèrent au pas de course. La dernière chose que je vis, c'était le paladin du Heaume, baigné dans la faible lueur de la Lune et l'arme au poing, se jeter au cœur de nos ennemis.

Sans chevaux, nous avons fui les Crocs. Nous ne regardions pas derrière nous. Nous ne dormions pas. Nous devons raconter au reste des Ébénois ce que nous avons vu. Nous devons montrer à tous que des âmes dignes du Céleste avaient refusé de négocier avec les engeances des ombres et avaient sacrifié leur vie pour la lumière.

Résumé : En compagnie d'une escouade d'élite refusant les conditions de Rage, sieur Wenceslas des Plaines s'infiltré dans les montagnes des Crocs afin de libérer le dauphin de la Couronne qui y est tenu prisonnier. Or, après avoir découvert des campements désertés et des armées de brigands marchant vers le nord, sa cohorte se fait encercler en pleine nuit. Plusieurs des héros sont blessés ou perdent la vie. Quant à sieur Wenceslas, il combat les montagnards afin d'assurer la retraite à ses alliés survivants.



Depuis près de trois heures, des nobles et des bourgeois de l'Est du royaume attendaient à la porte de la villa du Topaze, au cœur de l'émeraude de la Vaste-Mer, Salvar. Devant la haute grille de ferblanterie finement ouvragée, des dizaines de visiteurs patientaient dans l'espoir d'avoir accès aux festivités organisées en l'honneur du seizième anniversaire de Farabella Cuccia, fille du célèbre et puissant Francesco Cuccia. Pourtant, la trentaine de gardes vêtus de plastrons argentés et de capes olive et canari refusaient l'entrée à tout dignitaire. Les festivités qui devaient débiter à midi étaient encore attendues à quinze heures. Heureusement, les vents chauds provenant de la Vaste-Mer rendaient le retard supportable.



C'est à seize heures que messire Cuccia fit enfin son apparition. Toutefois, c'est d'une ruelle à proximité et non de son riche domaine qu'il émergea. À bord d'une carriole sans apparat tirée par un jument grise et sans cocher, il était littéralement poursuivi par une cinquantaine d'enfants surexcités. « Papa Cuccia! Papa Cuccia! » s'exclamaient les bambins des rues en adoration devant l'homme d'âge mûr. Tout en riant chaleureusement, Francesco tira les rênes rattachées aux brides de sa jument et l'arrêta. Il s'empara ensuite d'une poche de velours

verte déposée à sa droite sur la banquette de la carriole et en extirpa de denses et alléchantes miches de pain. Tout en demeurant bien à la vue des seigneurs agglutinés à la porte de sa villa, il lança joyeusement son butin aux bambins sautillants qui tentaient de l'agripper. S'élevant au cœur des cris aigües des affamés, on pouvait entendre la voix grave de Francesco qui proclamait : « Prenez, prenez les enfants! Mais n'oubliez pas : le Céleste veut que je vous donne du pain, mais en échange il vous demande d'aider vos frères et vos sœurs qui n'en ont pas! Il y a toujours quelqu'un de plus pauvre que vous! »

Après que les enfants se soient volatilisés dans les dédales de Salvar aussi vite qu'ils étaient apparus, messire Cuccia mit pied à terre devant sa villa. Tout en regardant d'un œil vif les aristocrates en présence, il joignit les mains dans un claquement retentissant et s'exclama : « Mesdames et messieurs, bienvenus à la villa du Topaze! Je ne peux vous partager une parcelle de la joie que je ressens en ce moment de constater qu'autant d'honorables seigneurs se sont déplacés pour célébrer le seizième anniversaire de ma fille bien aimée. Il n'y a aucun trésor plus précieux en ce monde pour un père que son enfant, sachez-le! »

Le marchand de citrons se retourna vers ses gardes et les commanda d'un ton ferme : « Ouvrez les portes. Assurez-vous qu'aucune arme ne pénètre en ma demeure et escortez ces bonnes gens vers la salle de réception! ».

Francesco ouvrit lui-même la marche. Lui succédèrent les divers dignitaires en présence. Pour l'occasion, tous furent fouillés minutieusement (et respectueusement). Messire Cuccia ne semblait pas du genre à laisser au hasard les détails de la sécurité de sa fille et les gardes ne laissèrent entrer dans l'enceinte de la villa ni lame, ni dague. La précaution fit grincer des dents quelques visiteurs

émotionnellement attachés à leurs armes familiales, mais on leur promet que celles-ci leur seraient remises dès leur départ du domaine.

La réception devait être tenue au cœur de la villa du Topaze, dans la vaste cours intérieure. Partout où les visiteurs posaient les yeux, de larges voiles d'une soie d'un blanc immaculé et d'un satin d'un vert éclatant avaient été accrochées et battaient doucement sous l'effet de la brise automnale. Au-dessus de la place centrale, des guirlandes dorées sur lesquelles avaient été accrochés des carillons et des lanternes argentées avaient été suspendues entre les balcons jouxtant l'endroit. Enfin, au centre de la cours intérieure, à proximité d'une fontaine surplombée d'une statue de bronze représentant un homme incliné, était assise la fêtée, Farabella Cuccia.

Sans discours préalable, messire Cuccia s'assied dans un confortable fauteuil écarlate en compagnie de quelques uns de ses amis proches et fit venir à lui des bouchées accompagnées d'une bouteille de vin rouge. Les formalités ne semblaient pas être la principale préoccupation de l'homme et tous comprirent instinctivement que la fête pouvait débiter. Un trio de ménestrels entonna des mélodies au luth, à la harpe et à la flûte tandis que des valets s'affairèrent à servir des limonades alcoolisées et des amuse-gueules concoctés à partir de produits de la mer. Une longue file se forma enfin devant la demoiselle Cuccia afin de la saluer et, parfois, de lui remettre des présents.

Lorsque la procession des dignitaires eut terminé de prêter hommage à Farabella, le Soleil était couché depuis plusieurs heures et la Lune trônait bien haut dans la voûte étoilée. D'un claquement de doigts, Francesco demanda à ce que les ménestrels entonnent une valse salvameroise en l'honneur de la fêtée. Certains convives audacieux tentèrent de s'approcher de la demoiselle afin de lui demander cette première danse, mais des gardes de la villa firent poliment et fermement comprendre que le père se réservait le droit de choisir qui aurait l'honneur de valser avec sa précieuse fille. Sous la musique délicate des troubadours, Francesco ouvrit donc la danse avec la dame. Quelques secondes plus tard, d'autres couples se formaient et le suivaient dans la farandole.

À la surprise générale, il n'y eut pas de seconde danse. Dès que la première ronde s'acheva, Francesco fit signe aux musiciens de cesser leur prestation. C'est à ce moment, pour la seule et unique fois de la soirée, qu'il s'adressa publiquement à ses invités :

« Mes compagnons et compagnes, il est maintenant l'heure pour moi de remettre à ma fille mon propre cadeau. À sa naissance, ma tendre Farabella est née dans la précarité. Je n'étais qu'un cultivateur sans grande fortune. Bien que je ne troublais pas son esprit d'enfant avec cette pauvreté, j'ignorais si le jour à venir nous réservait la profusion ou le jeûne. Or, il y a de cela quelques années, tout changea. Cette guerre qui en fit souffrir tant fut bonne pour nous. J'ai su saisir les bonnes occasions de sorte que, du borbier dans lequel Salvamer était enfoncé, la famille Cuccia s'est élevée et a prospéré. Aujourd'hui, les seigneurs du royaume viennent contempler ma fille, lui remettre des diamants et lui faire goûter les mets les plus fins. En ce jour, Farabella, tu es une femme. Pour cette raison, tu connaîtras l'ultime honneur pour une dame de cour. Tu m'accompagneras au palais d'Yr lors du Grand bal des Masques et tu y côtoieras les plus riches et nobles dignitaires de ce royaume. Sache que c'est là un cadeau qu'il m'est difficile de te donner, un père versant toujours une larme lorsqu'il voit sa Petite Perle grandir ainsi.

Quant à vous, humbles invités, je discuterai davantage avec vous dans la capitale. Cette journée achève et je ne souhaite guère obscurcir l'anniversaire de ma fille de considérations politiques, commerciales

ou autres. Je tiens néanmoins à remercier dame Sélima Casielli et sa famille des Coraux pour leur aide dans l'organisation de ces festivités. Je sais reconnaître le dévouement lorsque je le vois et j'estime que vous êtes de cette race de nobles ayant à cœur le bien-être de l'humanité. Sur ce, je vais prendre congé de vous, mesdames et messieurs. Je vous laisserai fêter comme vous l'entendrez pour la nuit qui vient, mais ma fille et moi nous retirerons. Puisse le Céleste gratifier nos frères et nos sœurs des mêmes bénédictions que nous connaissons en ce lieu ce soir! »

À ces derniers mots, le personnel et les gardes de Francesco Cuccia répondirent à l'unisson « Céleste nous te remercions! ». Ensuite, le maître des lieux quitta la cours intérieure avec Farabella afin de se retirer en ses appartements privés. Les Cuccia ne devaient plus être revus ce soir-là. Par contre, tous les habitants de la villa semblaient excités à l'idée d'un voyage vers la cité d'Yr.

Résumé : Le marchand de citrons méconnu Francesco Cuccia organise à Salvar dans sa riche villa la fête d'anniversaire de sa fille Farabella. Homme puissant mais plutôt discret, il accueille pour l'occasion en sa demeure nombre de dignitaires de la côte est du royaume. À l'issue d'une soirée sobre où tous s'inclinent respectueusement devant la jeune femme, Francesco déclare que, pour la première fois depuis des années, il se rendra au palais d'Yr dans le cadre du Grand bal des Masques.



Rarement Lys d'Or avait-elle connu un tel bouillonnement. La capitale sarrens, bien que principal caravansérail des plaines, n'accueillait normalement que des cohortes disparates de seigneurs de guerre transigeant temporairement dans la région. Or, en ce mois d'octobre, la rumeur d'une nouvelle course au titre de Grand chevaucheur et seigneur-palatin du Sarrenhor s'était propagée dans les steppes comme une traînée de poudre. Directement interpellés par l'événement, les chefs des clans avaient levé leurs gardes personnelles et chevauché vers Lys d'Or.

Le 15 octobre au zénith, tous les seigneurs des chevaux étaient enfin rassemblés devant la gigantesque tente du seigneur-palatin actuel, Sigismond le Vif. Pour l'occasion, la grande table de réunion normalement conservée à l'intérieur de celle-ci avait été sortie sur la place publique. Cette table, fierté du Grand chevaucheur, était en fait l'immense porte de Porte-Chêne prise lors du siège de la capitale corrésienne au début de la guerre des deux Couronnes. Pour Sigismond, c'était la preuve de la puissance des Sarrens unifiés, la démonstration tangible que les cavaliers, s'ils oeuvraient dans un but commun, pouvaient mettre à genou n'importe quel adversaire. Autour de cette table, les chefs de clans s'étaient donc réunis...

- Askavors du clan des Vors
- Salomon d'Isicar, du clan des Monds et des îles d'Arar
- Mirovolund du clan Volund
- Velsannor du clan Sannor
- Horiferres du clan Ferres
- Valedar du clan Edard
- Et bien sûr, Sigismond le Vif du clan des Monds

C'était l'épouse du palatin, Abelmond, qui présidait l'assemblée. Derrière elle, bien en retrait en raison de ses origines avhoroises, Cerillo Fallecci, le conseiller aveugle de Sigismond, écoutait attentivement les discussions des seigneurs. À l'opposé totalement de la table, dans la foule rassemblée, Ghoran des Monds, principal prétendant au trône sarrens, dévisageait les principaux alliés de Sigismond. Lorsqu'elle eut l'assurance d'être écoutée de l'ensemble des dignitaires présents, Abelmond débata :

« Maîtres chevaucheurs, Guerriers des Plaines, Cavaliers des cieux, nous voilà rassemblés autour de cette table car le vent a porté à nous une rumeur. Cette rumeur, c'est celle du doute. Cette rumeur, c'est celle de la division. Certains pensent que le Grand chevaucheur, Sigismond le Vif, n'est plus digne de diriger les hordes. À l'écoute de ses seigneurs de guerre, Sigismond a



décidé de donner la preuve de sa capacité à diriger les nôtres. Par contre, tous doivent parler franchement. Chefs des clans des steppes, voulez-vous d'une course? »

Suite à ces mots, Abelmond se tut et laissa la parole aux hommes et femmes devant elle. Ceux-ci se levèrent un à un et lui répondirent...

- Askavors du clan des Vors : « La course doit avoir lieu. Non pas parce que Sigismond est indigne, mais parce qu'après la guerre que nous avons connue, nous devons renouer avec nos traditions. C'est pour cette raison que je remets à Sigismond par la présente l'épée de Charles des Martial, ennemi des Sarrens, gagnée suite à notre victoire contre ses armées. Par ce cadeau, les Vors rappellent au Grand chevaucheur que jamais ils ne cesseront de lutter aux côtés de ceux qui font croître la gloire de notre peuple. »
- Salomon d'Iscar des îles d'Arar : « Que cette course ait lieu, oui. Le doute est né dans l'esprit des Sarrens et il faut le dissiper. Si une course peut rappeler à tous la force de Sigismond, qu'elle soit tenue! »
- Mirovolund du clan Volund : « La course doit être tenue. Et j'espère que l'un des Monds saura la gagner à la place de Sigismond. En tout respect pour la force de l'homme, je pense que les Sarrens doivent aujourd'hui se tourner vers l'avenir et arrêter de ressasser leur passé. J'ai vu trop des miens mourir inutilement dans une guerre toute aussi inutile. »
- Velsannor du clan Sannor : « Je suis d'accord avec Mirovolund. Trop des nôtres sont morts dans les forêts de Corrèse. Aujourd'hui, nous sommes affaiblis et guère plus riches. J'approuve la course. »
- Horiferres du clan Ferres : « La moitié de ceux qui ont débuté la guerre civile sont morts. Le prince est mort. La princesse est morte. Carianna Paurroi et Ludwig Schattenjager sont morts. Je pense que si cette course peut permettre aux vivants de rompre avec les morts, nous devons la tenir. »
- Valedar du clan Edar : « Je me range du côté de Salomon d'Iscar. Dissipons le doute définitivement. Je supporte cette course. »
- Sigismond le Vif du clan des Monds : « Qu'on tienne la course alors. »

Abelmond leva alors les bras comme si elle s'apprêtait à accueillir les cieux et déclara : « Alors qu'il en soit ainsi. La course aura lieu! ». À cette annonce, la foule en présence poussa une acclamation d'excitation. La chef d'assemblée attendit que la clameur se calme et posa la question déchirante : « S'il y a course, alors il doit y avoir prétendants. Qui participera? Qui prétend au titre de Grand chevaucheur? »

Le premier, Sigismond le Vif bondit de son siège et s'avança vers le peuple rassemblé : « Moi, Sigisfer du clan des Monds, je prétends au titre. Mon corps n'est plus celui du jeunot, mais mon esprit est de fer! »

Les spectateurs hurlèrent de nouveau leur joie. De ceux-ci émergea ensuite Ghoran qui, sans attendre que le silence soit revenu, s'exclama : « Moi, Ghoran du clan des Monds, je prétends au titre! L'heure est venue de renouer avec nos traditions! Qu'importe les frontières et les fiefs! Qu'importe les traités et les titres! L'Orrindhas est nôtre et notre liberté ne s'arrête que là où nos chevaux s'essoufflent. Je ramènerai les traditions en nos clans! »

De nouveau, une clameur renouvelée s'éleva dans la foule. Une femme s'avança alors : « Moi, Ahna du clan des Monds, je prétends au titre! Mirovolund et Velsannor disent vrai! Nous sommes une partie du royaume et nous devons évoluer. De la paix peut émerger davantage de richesses que du pillage et de la guerre. La guerre ne mène qu'à la mort! N'êtes-vous pas las de perdre les vôtres? N'êtes-vous pas las de saigner pour du vide? Ramenons la paix et commerçons, sinon nous ne survivrons pas au progrès! »

Après cette déclaration, quatre autres prétendants de moindre importance se présentèrent. Tout membre des Monds pouvant aspirer au titre, certains individus mal préparés participaient à la course avec audace (ou folie). Lorsque tous se furent prononcés, Abelmond conclut : « Voilà donc nos prétendants. Lors des semaines qui viendront, les conditions de la course seront dévoilées à tous. Comme le veut la tradition, celles-ci seront définies par le dernier Grand chevaucheur, soit Sigismond le Vif. Cerillo Fallecci veillera à transmettre les détails aux prétendants. Maintenant, chevauchez jusqu'en vos terres et préparez-vous! »

Résumé : Sous l'impulsion populaire, un rassemblement historique se tient à Lys d'Or, cœur des plaines sarrens. Lors de celui-ci, on apprend que la totalité des chefs de clans –pour diverses raisons– souhaitent remettre en jeu le titre de seigneur-palatin de Sigismond le Vif. À l'issue des discussions, Abelmond, épouse de Sigismond, déclare officiellement qu'une course pour l'obtention du statut de Grand chevaucheur du Sarrenhor débutera prochainement.



Cœur-de-Sel fut, de mémoire d'Homme, l'enfant délaissé du palatinat de Salvamer. Situé en plein cœur des Saulnières, ce vaste marécage aussi pauvre que difficile d'accès, le hameau fut le premier à être pris pour cible par les Désirants lors de la guerre des deux Couronnes. Avant même que les affrontements à l'échelle nationale ne débutent, les partisans de la princesse s'emparaient de la capitale du comté et s'y installaient fermement. Il fallut que l'entière des forces salvameroises sous les ordres de Lorenzo Acciaro mène un assaut sur Cœur-de-Sel pour que le territoire soit repris aux rebelles. En 321, la menace des Désirants était écartée, mais celle des Sarrens pointait à l'horizon.

Déjà en septembre, les chevaucheurs des steppes avaient pris note de la position stratégique du comté pour leurs projets futurs. Afin sécurisant l'endroit, ils pouvaient contrôler le commerce et les déplacements militaires dans l'Est du royaume. Ils avaient donc d'abord posté quelques centaines de soldats au début de l'automne, mais, en octobre, ils désiraient officiellement s'emparer des lieux. Avant la fin du mois, Cœur-de-Sel devait appartenir aux Vors. Ce fut Véra dit le Carcajou qui décida de prendre en charge cette mission. À la tête de ses hordes, elle voulait écraser toute résistance possible sur le fief.

Vers le 20 octobre, la chef de guerre sarrens franchit les frontières séparant Cassolmer et Salvamer. En une journée à peine, elle était passée des plaines rocheuses cassolmeroises aux forêts inondées et marécageuses du sud salvamerois. Une armée moins imposante se serait faite plus subtile, mais Véra ne craignait guère ses ennemis. Par conséquent, elle opta pour la vitesse et emprunta la route des Saulnières –plus dégagée et praticable- et piqua droit sur le village central du comté. Tout au long de son chemin, comme elle l'avait prévu, elle ne rencontra aucune opposition.



L'arrivée de la horde à Cœur-de-Sel fut à l'image des Saulnières elles-mêmes : oppressante et laborieuse. La populace du hameau reculé s'était retranchée dans ses chaumières, définitivement inquiétée par ces envahisseurs étrangers. Sur la place centrale, aucune âme qui vive ne pouvait être aperçue. La réputation des Sarrens les précédait et personne ne souhaitait prendre le risque d'être leur première victime. Confiante en sa victoire, Véra ordonna à ses armées de se déployer au centre de la communauté afin de proclamer publiquement et à haute voix son hégémonie sur le territoire. La femme trotta donc

lentement vers sa destination et ordonna ses soldats en rangs serrés. C'est à ce moment qu'un doute traversa l'esprit de la Sarrens. Que des serfs soient apeurés par sa présence terrifiante, elle le concevait parfaitement. Par contre, qu'aucun villageois ambitieux ne vienne se présenter à elle pour profiter de ses largesses, cela lui semblait suspect.

C'est pendant qu'elle articulait ces réflexions qu'elle vit du coin de l'œil l'une de ses lancières s'effondrer sur le sol. À celle-ci lui succéda sa voisine, puis un archer un peu plus loin. Avant qu'elle ne puisse réagir, une pluie de flèches et de carreaux d'arbalète s'abattait sur ses troupes. Au même moment, des centaines de hurlements en provenance des résidences environnantes rompirent le silence ambiant. Des maisons émergèrent des dizaines et des dizaines de fantassins aux couleurs du comté de Villeroc. Quelques secondes plus tard, du nord chargeaient des chevaliers bannières déployées avec à leur tête Bartolomeo Brezra, général salvamerois. En un instant, les Sarrens avaient été encerclés et devaient combattre pour leur vie.

Heureusement pour Véra, les hordes des steppes n'avaient pas été séparées. C'est comme un ensemble uni qu'elles combattaient maintenant leurs adversaires. Au cœur de ses guerriers, Véra entreprit de lancer ses ordres à gauche et à droite. En quelques secondes à peine, les lanciers se repliaient afin d'accueillir la charge montée au nord tandis que les archers et les fantassins entreprenaient de retenir

les hommes d'armes à pieds. Si seulement les guerriers pouvaient libérer un front, sa puissante cavalerie sarrens pourrait s'engouffrer dans la faille et prendre de revers les archers ennemis. Pendant près de trente minutes, les affrontements battirent leur plein sans que les Salvamerois ne puissent enfoncer les lignes des embusqués. Par trois fois, Bartolomeo mena des charges afin d'affaiblir les rangs, mais jamais il ne réussit à éviter les farouches lanciers.

C'est la quatrième charge qui scella l'issue du combat. Jouant le tout pour le tout, messire Brezra rassembla le tiers de ses armées autour de sa cavalerie et lança un assaut audacieux sur une ligne affaiblie. Cette ultime charge fut fabuleusement meurtrière de part et d'autre du champ de bataille. Toutefois, elle porta ses fruits. En moins d'une minute, les Salvamerois avaient complètement détruit les rangs sarrens et portaient les combats à la chef Véra elle-même. Lorsqu'elle réalisa que le momentum lui échappait, la femme ne perdit pas de temps et sonna la retraite immédiate. Toute aussi meurtrière que les affrontements initiaux, la retraite fut néanmoins acclamée par les défenseurs de Cœur-de-Sel comme une victoire glorieuse.

Les Sarrens devaient désormais fuir vers le sud afin d'échapper au courroux de Villeroc. La victoire était acquise pour le commandant Brezra, mais, même si ses soldats la célébraient joyeusement, il savait qu'il en avait fallu de peu pour qu'elle lui échappe.

Résumé : Cœur-de-Sel, point stratégique sur la route des Saulnières en Savalmer et Cassolmer, est revendiqué à la fois par les Sarrens de Véra dit le Carcajou et par les armées de Villeroc. Pensant pouvoir s'emparer du hameau sans rencontrer de résistance, la chevaucheuse est embusquée par les forces de Bartolomeo Brezra. À l'issue d'une victoire serrée, la guerrière Vors doit se replier vers les steppes.



Le 1^{er} octobre, alors que le gratin de la noblesse ébénoise se présentait au palais d'Yr afin d'offrir un ultime adieu au défunt prince Élémas IV, les commandants du Cercle des Anciens, Fidel Guglielmazzi, et du Bataillon sacré, Samuel Raymon, remirent à la cour un terrible prisonnier capturé lors des jours précédents. Rage, blasphémateur, rebelle et chef de guerre des brigands des Crocs, avait été vaincu dans le cadre d'un affrontement entre les armées ébénoises et les félons des montagnes felbourgeoises. Bien que meurtrière, la bataille s'était soldée par la défaite de l'ancien fou de guerre Désirant et par sa mise en chaînes.

Toutefois, quand Rage fut présenté à la cour d'Yr, il ne tint pas le discours d'un vaincu. Au contraire, il annonça que sa capture était désirée et que, désormais, le royaume d'Ébène devait l'écouter. L'écouter car le dauphin du trône d'Ébène, le seigneur-palatin de Laure Ludovic Lacignon, était emprisonné en quelque part dans les Crocs, prêt à être exécuté ou mutilé. Les dents serrées et l'esprit embrasé par la haine, les convives de la capitale écoutèrent les exigences du criminel. Celui-ci s'exclama d'un ton narquois :

« Voici ce que je désire, mes bons seigneurs et dames! Je veux les cendres de la princesse. Je veux aussi le fief de Cinq-Récif de Rive-Bois, à Avhor. J'ai toujours voulu avoir une petite maison sur le bord de la plage après tout. Ensuite, j'exige aussi la somme de 100 ducats. Celle-ci ne devrait pas être trop difficile à amasser pour des gens riches comme vous, n'est-ce pas? Je demande en plus la

construction d'autels à l'Enchaîné dans les temples de la cité d'Yr. Parce qu'il faut bien se rappeler d'où on vient, non? Finalement, je veux des excuses du royaume par rapport aux Désirants massacrés. Voilà! C'est bien peu demandé pour la vie d'un prince, vous en conviendrez! »

Dans les secondes qui suivirent, Rage fut traîné dans les geôles de Pélidor où il devait croupir pendant les trois semaines à venir. C'était là une bien mince vengeance pour les seigneurs du royaume qui devaient décider du sort de leur futur souverain. Sous décision du conseil princier, il revînt aux comtes et comtesses des neufs palatinats, représentants des seigneurs-palatins, de voter sur l'issue de cette affaire. Après des heures de tergiversation, le verdict tomba : par une très faible majorité, les demandes de Rage furent acceptées. Tout juste sorti d'une guerre sanglante, le royaume d'Ébène ne pouvait se permettre de perdre son dauphin.

Dès le lendemain des funérailles princières, la protection des geôles de Pélidor, situées sous le palais d'Yr, fut doublée. Aux surveillants habituels du Bataillon sacré se joignit la garde personnelle d'Enguerrand de Fern, maître des lois de la cité d'Yr. Les autorités princières ne souhaitaient pas prendre de risques avec la sécurité des lieux et risquer une évasion ou un attentat. Rage devait survivre afin d'autoriser la libération de Ludovic Lacignon.

Le 25 octobre, près de deux cents fantassins du Bataillon sacré se déployèrent autour des geôles. Sous les yeux des curieux, Rage en fut extrait en chaînes. C'est Samuel Raymon qui mena l'escorte du criminel vers l'ouest afin de procéder à l'échange avec les brigands des Crocs. Dans un coffret solidement attaché à la selle de sa monture, le commandant du Bataillon sacré emportait les 100 ducats gracieusement offerts par la Guilde franche d'Ébène en signe de support à la Couronne. Derrière lui, juchée sur un âne gris, l'abbesse Claria du beffroi nord d'Yr l'accompagnait en transportant les cendres de la défunte princesse immolée en son domaine. Tout comme plusieurs autres lieux saints de la capitale, celle-ci avait ordonné avant son départ l'instauration d'une sombre annexe à la mémoire de l'Enchaîné près de la tour religieuse. Finalement, on avait promis à Rage qu'il pourrait se présenter librement à Cinq-Récif lorsqu'il le souhaiterait, ce fief étant désormais sien. En somme, en dehors des excuses aux Désirants qui ne pourraient être formulées que par le prince couronné, toutes les demandes du brigand avaient été satisfaites. Le jour de son départ, Rage arborait un sourire narquois sur son visage ; il était l'un des rares prisonniers de Pélidor à être ainsi « libéré ». Sous le regard hostile des sujets d'Yr, il fut escorté sous haute protection vers les Crocs.

L'échange eut lieu au cœur du campement déserté du clan Bengt, à l'est des Crocs. Au milieu des tentes écroulées du hameau montagnard, le commandant Raymon libéra Rage et le laissa aller informer ses sbires de la réponse de la Couronne. En temps normal, une telle libération en cas de prise d'otage aurait été inconcevable, mais la situation était exceptionnelle. Le Bataillon sacré ne disposait d'aucun levier de négociation en dehors de l'acceptation des exigences du criminel. Bouillonnant de colère, les soldats du Bataillon sacré observèrent donc Rage s'éloigner et disparaître dans les sentiers sinueux des montagnes. Par la suite, les forces princières renforcèrent leurs positions et attendirent pendant près de trois jours.

À l'aube du 30 octobre, une troupe composée d'une cinquantaine de chevaucheurs fit son apparition à l'ouest. À sa tête, Rage trottait fièrement, ouvrant le chemin à un mulet brun monté par un individu en haillons. Lorsqu'il fut à distance de voix de l'armée d'Yr, le chef rebelle hurla sans gêne tout en faisant avancer le gueux qui le suivait : « Voici votre prince, fiers soldats d'Ébène! Je respecte ma parole et je vous le rends! J'espère que vous respecterez la vôtre! »

Le commandant Raymon s'empara alors du coffret attaché à son destrier et de la modeste urne blanche contenant les cendres de la princesse. Sans un mot, il marcha d'un pas décidé vers Rage et se planta devant lui et ses guerriers. Il tendit les contenants et susurra froidement : « Vos ducats et vos cendres. » Il se retourna vers Ludovic Lacignon et lui tendit la main. L'homme la saisit et descendit avec peine de son honteuse monture. Le bras par-dessus l'épaule de son fidèle soldat, le dauphin de la Couronne se dirigea vers le camp du Bataillon sacré. Lorsqu'il fut à mi-chemin entre les deux cohortes, il entendit Rage s'écrier derrière lui : « Mon prince! J'attends toujours mes excuses pour les Désirants massacrés! ».

Le seigneur Lacignon se redressa péniblement tout en grimaçant de douleur, puis il se retourna. D'une voix puissante, il offrit sa réponse au barbare : « En tant que dauphin du trône d'Yr et protecteur de l'Ébène, moi Ludovic Lacignon, offre mes excuses aux défunts qui ont courageusement combattu pour leurs idéaux! Le Céleste nous a offert la liberté et avec elle vient la responsabilité d'assumer nos décisions! De tout cœur j'ai combattu les Désirants, mais toujours j'ai respecté ceux qui luttèrent dignement! Par contre, vous, blasphémateur et félon, vous n'êtes pas un Désirant. Vous êtes l'ombre et le chaos et je fais le serment devant le Céleste qu'un jour ma lame transpercera votre poitrine. Que tous en soient témoins! »

Sans effacer son sourire méprisant de son visage brûlé, Rage s'empara de sa masse accrochée à sa selle et lui offrit un baiser. Il tira ensuite les brides de sa monture dans un hurlement rauque et partit au galop vers l'ouest, dans les montagnes. Dans un désordre remarquable, ses guerriers l'imitèrent et disparurent.

Quand Ludovic Lacignon revînt parmi les siens, il garda le silence jusqu'à ce que le commandant Raymon le questionne sur ses intentions. Il le dévisagea d'un regard noir et répondit laconiquement : « Le trône peut attendre. Je retourne auprès de ma femme et de ma fille à Gué-du-Roi. ».



Résumé : Suite à l'acceptation par les comtes et comtesses ébénois des demandes de rançon du chef des Crocs Rage, le Bataillon sacré se dirige vers l'ouest afin de négocier la libération du dauphin de la Couronne d'Yr. Rage est libéré, puis, trois jours plus tard, il revient avec Ludovic Lacignon. L'échange est alors complété et le futur prince d'Ébène est remis au Bataillon sacré. Toutefois, ce dernier décide de retourner à Laure plutôt que dans la cité d'Yr où il devra éventuellement être couronné.